

Anne-Marie Combres

L'écrit de jouissance *

Dans *Le plaisir du texte*, Roland Barthes expose les différences entre ce qu'il appelle un texte de plaisir et un texte de jouissance : « Le texte de plaisir est celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie ; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique confortable de la lecture. [...]. Le texte de jouissance : celui qui met en état de perte, celui qui déconforte (peut-être jusqu'à un certain ennui), fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques, du lecteur, la consistance de ses goûts et de ses souvenirs, met en crise son rapport au langage ¹. »

L'homme aux rats avouait un jour à Freud qu'il utilisait une formule de défense, consistant en un « mot magique » composé des premières lettres des prières les plus efficaces, qu'il avait complétées d'un « amen ». Il ne s'était pas rendu compte que ce mot était l'anagramme du prénom de sa bien-aimée de l'époque. Dans ce mot, il avait intercalé la lettre *s*, mettant ainsi en contact – selon l'interprétation de Freud – le nom de son amie avec le sperme. De fait, il s'était masturbé en pensant à elle ². Donc l'usage de la lettre – il fallait l'écriture pour composer ce mot – servait ici de défense contre la jouissance, mais en même temps constituait un indice de cette jouissance.

C'est d'un tout autre usage qu'il s'agit chez Clarice Lispector, qui, en écrivant, cherche à cerner le réel de ce qui fait la vie et le monde, en tentant de venir border le lieu vide de l'Autre.

* Intervention faite à Paris, le 16 janvier 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouissance, amour et satisfaction ».

1. R. Barthes ([1982] 2000), *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 92.

2. S. Freud, *L'Homme aux rats*, Paris, PUF, 1979, p. 245, repris dans *Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 2000, p. 147-149.

Faisant référence à une expérience d'enfant au cours de laquelle elle disait « apprendre lentement à être aimée, supportant le sacrifice de ne pas le mériter, seulement pour atténuer la douleur de celui qui n'aime pas », elle évoquait d'autres raisons : « Où parfois c'est de mon cœur que d'autres griffes pleines de dur amour ont arraché la flèche barbelée, et sans dégoût de mon cri ³. »

C'est cette phrase qui m'a conduite à donner son titre à mon intervention de ce soir, le cri et l'écrit ayant alors « équivoqué ». En cherchant une référence dans le *Mensuel*, j'ai retrouvé depuis le titre donné à l'éditorial du numéro 56 par Miyuki Oishi : « L'écrit décrit les cris ».

Le titre du premier livre publié de Clarice Lispector, *Près du cœur sauvage*, est extrait d'une citation du *Portrait de l'artiste en jeune homme* : « Il était seul. Il était abandonné, heureux, près du cœur sauvage de la vie. » C'est en effet le pourquoi de la vie et du monde qu'elle explore dans son œuvre, à travers un travail rigoureux et créatif portant sur la langue.

Lors d'une journée des enseignants du collège de clinique psychanalytique du Sud-Ouest, j'avais évoqué l'un de ses derniers livres, *Agua viva*, dans lequel elle décrit une extase surgie sans raison, hors de toute méditation ou religiosité : « J'avais fini de prendre mon café et j'étais simplement en *train de vivre là* ⁴ assise avec une cigarette se consumant dans le cendrier ⁵. »

Poursuivant mes lectures, j'ai ensuite trouvé la même description de cet « état de grâce » dans une des chroniques qu'elle écrivait pour le *Jornal do Brasil*, datée du 6 avril 1968. Ce n'est pas dans un roman et elle y emploie aussi le « je »...

Plus tôt encore, en octobre 1946, alors qu'elle était à Berne, elle en faisait état dans une lettre à Fernando Sabino, en réponse à un rêve dont il lui avait fait le récit et dans lequel il avait oublié le nom d'une bête sauvage. Elle lui répond : « Ce nom ne serait pas un mot clair, mais un mot inconnu, un dont à nouveau il nous faudrait dire : c'est un symbole. Quand bien même ce serait cette fois-ci le dernier

3. C. Lispector, *Corps séparés*, Paris, Éditions des femmes, 1998, p. 32

4. C'est moi qui souligne.

5. C. Lispector, *Agua viva*, Paris, Éditions des femmes, 1981, p. 239.

symbole, le plus proche du nom réel, et non le symbole du symbole du symbole comme sont les autres mots. » Elle lui écrit : « [Je suis] parfois dans un état de grâce tellement suave que je ne veux pas le briser pour l'exprimer et je ne pourrais pas. Cet état de grâce n'est rien d'autre qu'une joie que je ne dois à personne, pas même à moi, une chose qui arrive comme si on m'avait montré l'autre face des choses. Si je pouvais voir plus longtemps cette face et si je pouvais la décrire, tu verrais quel est le nom de la bête sauvage que tu as oublié dans ton rêve ⁶. »

Elle précise, dans sa chronique – vingt-deux ans plus tard –, la nature de cet état :

« Qui a déjà connu l'état de grâce reconnaîtra ce que je vais dire. Je ne me réfère pas à l'inspiration, qui est une grâce spéciale qui échoit si souvent à ceux qui se consacrent à l'art.

L'état de grâce dont je parle n'est à aucun usage. C'est comme s'il venait seulement pour qu'on existe réellement. Dans cet état, outre le bonheur tranquille qui rayonne de personnes et de choses, il y a une lucidité que je trouve légère seulement parce que dans la grâce tout est tellement, tellement léger. C'est une lucidité de qui ne devine plus : sans effort, il sait. Rien de plus, il sait. Ne me demandez pas quoi car je ne peux que répondre de la même façon enfantine : sans effort on sait.

Et il y a une béatitude physique qui ne se compare à rien. Le corps se transforme en un don. Et on sent que c'est un don parce qu'on expérimente, d'une source directe, l'offrande indéniable d'exister matériellement ⁷. »

Elle évoque, bien sûr, la comparaison avec les mystiques mais n'y reconnaît pas ce qu'elle a ressenti puisque « c'est tout au plus l'état de grâce d'une personne banale qui soudain devient totalement réelle parce qu'elle est banale et humaine et reconnaissable » – pas de transe ni d'anges.

« Les découvertes faites dans cet état sont indicibles et incommunicables. » La sortie de cet état se fait lentement et à regret, car « ayant fait l'expérience d'acquérir un corps et une âme sur la terre, on veut encore bien davantage ». Elle précise que le vouloir n'est pour rien dans la survenue de ces états. D'ailleurs, elle trouve normal que

6. C. Lispector, *Le Seul Moyen de vivre*, Paris, Payot & Rivages, 2012, p. 96-98.

7. C. Lispector, *La Découverte du monde*, Paris, Éditions des femmes, 1995, p. 115-116.

cet état ne soit pas donné fréquemment, à cause de la tentation de passer « définitivement "de l'autre côté" de la vie, qui est également réel, mais personne ne nous comprendrait jamais. Nous perdrons le langage en commun ». Pour d'autres raisons encore : le risque de devenir indifférente à la souffrance humaine, dans une attitude contemplative, « comme les fumeurs d'opium. Et cela représenterait une fuite impardonnable devant le destin humain qui est fait de lutte et de souffrance et de perplexité et de petites joies ⁸ ».

La récurrence de cet événement et ses élaborations successives dans son œuvre me semblent indiquer l'importance qu'il a pour elle. Si elle le reprend donc à plusieurs reprises, ce n'est que dans *Agua viva* – en 1973 – qu'elle dira « vouloir saisir ce qui lui est arrivé » en utilisant les mots, sachant qu'ainsi elle va « détruire un peu » ce qu'elle a senti, « mais c'est fatal », indiquant par là qu'elle sait que le symbolique ne recouvre pas tout du réel et qu'il y aura un reste... Elle intitulera sa réflexion « En marge de la béatitude », et elle y explique comment celle-ci commence au moment « où le penser-sentir a dépassé la nécessité de penser de l'auteur », qui se trouve alors « près de la grandeur du rien ⁹ ».

Bien avant *Agua viva*, elle avait repris cette expérience, dans *Un apprentissage ou le livre des plaisirs* ¹⁰, en l'attribuant à une jeune femme, Lori, dont elle relate l'évolution à travers la rencontre avec un homme.

L'importance de cet ouvrage, pour Clarice Lispector, est soulignée par la phrase qu'elle place en exergue : « CE LIVRE – s'est demandé une plus grande liberté que j'ai eu peur de lui accorder. Il est très au-dessus de moi. Humblement j'ai essayé de l'écrire. Je suis plus forte que moi. » La quatrième de couverture indique d'ailleurs que c'est à partir d'éléments autobiographiques que ce récit est construit, ce que confirme la biographie écrite par Benjamin Moser ¹¹.

Si j'ai choisi de parler plus précisément de ce texte, c'est qu'il me paraît être dans le fil des questions travaillées dans ce séminaire. En effet, il s'agit d'une rencontre amoureuse et des étapes que va

8. *Ibid.*, p. 117.

9. C. Lispector, *Agua viva*, *op. cit.*, p. 241-242.

10. C. Lispector, *Un apprentissage ou le livre des plaisirs*, Paris, Éditions des femmes, 1992.

11. B. Moser, *Clarice Lispector, Pourquoi ce monde*, Paris, Éditions des femmes, 2012.

traverser la jeune femme avant de se retrouver dans le lit de l'homme qu'elle aime, mais surtout de la manière dont « l'état de grâce » lui ouvre la possibilité de cette relation, empêchée jusque-là.

Je voudrais souligner déjà que le récit commence par une virgule, que suit une phrase de trois pages sans point, mais avec des paragraphes qui commencent sans majuscules... Clarice Lispector a une manière très particulière d'user de la typographie ; elle demandait d'ailleurs à un linotypiste de ne pas modifier la ponctuation, « respiration de la phrase ¹² ».

Dans ces pages, Lori se demande ce qu'Ulysse – professeur de philosophie – attend d'elle, et comment y répondre... Notamment comment elle pourrait parvenir un jour à répondre selon son vœu à lui – à qui demanderait son nom : « mon nom, c'est moi ¹³ »... Suit une série de rencontres au cours desquelles il tente de la faire réfléchir sur sa position ¹⁴, l'amenant à prendre la mesure de sa peur devant le désir...

Je ne peux ici entrer dans les détails de cet « apprentissage » et je vais reprendre au moment du récit de l'état de grâce attribué au personnage de Lori. Ce n'est qu'après la description de cet état que va se produire la rencontre sexuelle entre Lori et Ulysse. Il la met en demeure de se manifester si elle accepte, disant qu'il ne lui téléphonerait plus mais qu'il l'attendra, qu'il attendra qu'elle vienne d'elle-même.

À quelques nuits de là, elle se réveille soudain, avec la conscience qu'« à cette heure de la nuit elle connaissait ce grand effarement d'être vivante, n'ayant comme seule consolation que la dérégulation d'être vivante ¹⁵ ». Après avoir regardé tomber la pluie, avec la seule sensation d'être vivante, elle « sentit subitement le désir d'Ulysse, et son propre désir ». « Il lui vint l'envie extrême de donner cette nuit si secrète à quelqu'un. » Elle part alors le rejoindre.

12. « Maintenant une demande : ne me corrigez pas. La ponctuation est la respiration de la phrase, et ma phrase respire à sa façon. Et, si vous me trouvez bizarre, respectez cela également. Même moi j'ai été obligée de me respecter » (C. Lispector, *La Découverte du monde*, op. cit., p. 90).

13. C. Lispector, *Un apprentissage ou le livre des plaisirs*, op. cit., p. 12.

14. Ulysse est le prénom d'un analyste que Clarice Lispector avait consulté lors d'un séjour à Berne.

15. C. Lispector, *Un apprentissage ou le livre des plaisirs*, op. cit., p. 172.

Dans la relation sexuelle, « elle eut la sensation de perdre tout le poids de son corps comme une figure de Chagall ¹⁶ ». Après l'amour, elle éprouve la conscience de se savoir comme jamais, « savoir sans pitié ni joie ni accusation », qu'elle compare à quelque chose de l'ordre du divin, mais « se savoir soi-même était surnaturel » alors que « le dieu était naturel ». Elle ne pouvait transmettre cela à son compagnon parce qu'elle « n'avait pas le don de la parole et elle ne pouvait pas expliquer ce qu'elle sentait ou ce qu'elle pensait d'autant qu'elle pensait presque sans mots. »

« La solution à cet absurde qui s'appelle "j'existe", la solution c'est d'aimer un autre être dont nous comprenons que lui, il existe ¹⁷. »

Que dit-elle encore de cette jouissance qu'elle éprouve : « [...] elle perdit conscience d'où elle se trouvait. C'était un chaos et une nébuleuse si merveilleuse qu'elle serra la main d'Ulysse afin que quelqu'un la retienne sur la Terre ¹⁸ ».

Sur l'amour, elle pose alors cette question : « Aimer serait-il alors offrir à l'autre sa propre solitude ? Car c'est la chose la plus extrême qu'on peut donner de soi ¹⁹ », ce qui résonne bien avec ce que relevait Colette Soler sur la « relation de sujet à sujet – nouvelle définition de l'amour – que Lacan réfère à l'opaque perception de la façon dont chacun est affecté par son destin de solitude ²⁰ ».

On peut remarquer que cet amour coïncide avec un changement de discours, alors que dans un premier temps toutes les pensées de Lori étaient orientées par la manœuvre hystérique visant à se faire désirer par Ulysse, lui adressant des questions afin qu'il lui dise qui elle était... Mais elle savait que « pour le moment elle n'avait rien à lui donner si ce n'est son propre corps. Non, même pas son propre corps peut-être car avec les amants qu'elle avait eus, en quelque sorte elle prêtait seulement son corps à elle-même pour le plaisir, ce n'était que cela et rien de plus ²¹ ».

16. *Ibid.*, p. 180.

17. *Ibid.*, p. 186.

18. *Ibid.*, p. 189.

19. *Ibid.*, p. 190.

20. C. Soler *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 173.

21. C. Lispector, C. Lispector, *Un apprentissage ou le livre des plaisirs*, op. cit., p. 130.

Au moment où elle se rend compte qu'elle éprouve de l'amour pour Ulysse, elle lui renouvelle la question « qui suis-je ? ». Il lui répond qu'il ne peut se poser la question pour lui-même sans être perdu. Cette réponse – par laquelle il lui fait sentir que l'Autre ne répond pas à cette question – l'effraie et elle se met alors à faire la liste des choses qu'elle peut faire. Elle en conclut qu'il y a un nombre infini de choses qu'elle peut faire mais qu'elle ne sait toujours pas qui elle est si ce n'est qu'elle est « une féroce parmi les féroces humains, nous, les singes de nous-mêmes. Jamais nous n'atteindrons en nous l'être humain [...]. Car se départir de la férocité était un sacrifice ²² ».

Pendant un temps ensuite, « n'ayant besoin de personne, il lui suffisait de savoir qu'Ulysse l'aimait et qu'elle l'aimait. Outre le fait d'être envahie par un amour neuf pour les choses et les personnes ²³ ».

Le changement de discours se manifeste aussi par la façon dont elle sera allée le retrouver, de sa propre initiative, mais sans aucun des artifices imaginaires utilisés jusque-là pour le séduire : « Elle prit dans son sac l'adresse [...]. Et sans aucun maquillage, ses cheveux courts tombant sur son front et sa nuque, elle sortit à la recherche d'un taxi. Tout avait été si intense et rapide qu'elle n'avait même pas eu l'idée d'enlever sa chemise de nuit, ni de se maquiller ²⁴. »

Le texte se termine par deux points, placés à la suite d'un propos attribué à Ulysse en réponse à une question sur ce qu'il pense : « voilà ce que je pense : », cela nous indiquant que le vide de l'Autre n'est pas près d'être comblé... ce que va confirmer la suite de son œuvre ²⁵.

Mots-clés : jouissance Autre, amour, désir, Clarice Lispector

22. *Ibid.*, p. 158.

23. *Ibid.*, p. 170.

24. *Ibid.*, p. 174.

25. D'un texte à l'autre, il y a un changement : *Un apprentissage* est écrit par un narrateur comme dans un roman classique, les faits, gestes, paroles et pensées des personnages sont rapportés sans aucune allusion au lecteur ; *Aqua viva* s'en distingue en ce qu'il est adressé à quelqu'un : un amour fini...